

Le combat est mon existence
La victoire est ma règle



Ely Jaggi

Ely Jaggi

Le combat est mon existence, la victoire est
ma règle

© Ely Jaggi, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8676-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À vous, mes filles,
Mariya et Tatyana,
que j'ai portées dans mon ventre, puis
dans mes bras, et encore aujourd'hui
dans mon cœur même quand la vie
nous a éloignées, même quand la vie
nous a éloignées. Et me quand le mouves.
Tout ce que j'ai construit, tout ce que j'ai
traversée, je l'ai fait pour vous aye vous
une vie plus douce que la mienne
Et à la femme que j'ai été,
celle qui a douté, qui a pleuré, qui a caché
ses peurs mais qui ne se cesse arrêté
de croire en demain.
Ce livre est une trace de tout ça.
Un murmure d'amour,
une preuve que même
les tempêtes peuvent engendrer

Ely

Dédicace

À vous, mes filles,
Mariya et Tatyana,
que j'ai portées dans mon ventre,
puis dans mes bras,
et encore aujourd'hui dans mon cœur –
même quand la vie nous a éloignées, même quand les mots manquaient.
Tout ce que j'ai construit, tout ce que j'ai traversé,
je l'ai fait pour que vous ayez une vie plus douce que la mienne.
Pardonnez mes maladresses,
comprenez mes silences,
n'oubliez jamais mon amour.

À vous, mes petits trésors – Nora, Sven, Kris –
vous êtes ma récompense, ma lumière, mon avenir.
Chaque rire de vous soigne une blessure ancienne.
Et à la femme que j'ai été,
celle qui a douté, qui a pleuré, qui a caché ses peurs
mais qui ne s'est jamais arrêtée de croire en demain.
Ce livre est une trace de tout cela.
Un chuchote d'amour,
une preuve que même les tempêtes peuvent engendrer des étoiles.

Avec Amour
Ely

Introduction

Ce livre n'était pas prévu.

Pas sur ma liste de rêves, pas dans mes projets d'avenir.

Il est né d'un trop-plein. D'un trop-plein d'amour, de douleur, de silences avalés pendant des années.

Il est né parce que, parfois, la seule façon de survivre, c'est d'écrire.

J'ai longtemps porté mes histoires comme on porte des valises trop lourdes.

Des souvenirs qui cognent quand on les ouvre, des émotions qu'on plie soigneusement pour ne pas qu'elles débordent.

Mais un jour, j'ai compris qu'il ne suffisait plus de porter.

Il fallait transmettre.

Je suis une femme. Une maman. Une immigrée. Une survivante.

J'ai connu les départs sans retour, les décisions sans mode d'emploi, les jours sans repères.

J'ai connu l'abandon, les injustices, les séparations.

Mais j'ai aussi connu la tendresse, la reconstruction, les secondes chances.

Ce livre n'est pas une leçon.

C'est un témoignage. Une offrande. Une main tendue à ceux qui doutent, qui tombent, qui se relèvent.

C'est l'histoire d'une vie, la mienne, avec ses bosses, ses vertiges, ses miracles aussi.

Il m'a fallu des années pour comprendre que certaines blessures ne se referment jamais vraiment – elles apprennent simplement à respirer avec nous.

J'ai avancé à travers les ombres, porté le silence comme un manteau, et transformé mes larmes en lanternes pour éclairer ma route.

Ce que j'ai vécu ne s'efface pas... mais ce que j'en ai fait, c'est ça, ma vraie victoire.

Je ne suis ni une sainte, ni une héroïne.

Je suis une femme ordinaire avec une force extraordinaire, née de l'amour, de la chute et de la foi.

Pas une foi religieuse, mais une foi plus ancienne, plus intime : celle qui vient du ventre, du cœur, de l'âme.

Chaque jour, j'ai prié sans mots.

J'ai demandé au ciel de me guider, à mes ancêtres de me protéger, et à la vie... de ne pas m'oublier.

Aujourd'hui, je sais que rien n'est perdu, que tout ce que nous semons, même dans la douleur, finit par fleurir quelque part.

Je laisse ces pages comme des graines.

Peut-être que certaines germeront dans le cœur de quelqu'un qui, un jour, en aura besoin.

Si tu le tiens entre tes mains, c'est que tu es prêt·e à écouter une voix que l'on entend peu : celle d'une femme qui n'a jamais cessé d'aimer, même quand on lui fermait la porte.

Qui n'a jamais cessé de croire, même quand l'espoir s'effiloçait.

Et qui a trouvé, au cœur même de ses blessures, la force d'avancer.

Bienvenue dans mon histoire.

Et peut-être un peu dans la tienne.

La petite fille au silence long



Chapitre 1 – La petite fille au silence long

Je m'appelle Ely, un prénom court, doux et déterminé.

Il vient de ma grand-maman maternelle Elena, une femme forte et silencieuse, qui portait en elle tout un héritage de courage discret.

Ely, c'est le diminutif tendre que l'on m'a donné, et que j'ai fini par embrasser comme un nom d'artiste, un nom de femme debout.

Je suis née à Plovdiv, en Bulgarie, le 12 novembre 1963.

Plovdiv, c'est l'une des plus vieilles villes d'Europe, posée comme un bijou entre collines et histoire, traversée par le vent du passé et le parfum des lilas au printemps.

C'est une ville à la fois fière et fatiguée, où les vieilles pierres racontent les drames et les renaissances.

Je suis arrivée dans ce monde au sein d'une famille modeste, digne et travailleuse.

Mon papa, enseignant dans une école professionnelle, aimait transmettre, même s'il ne disait pas grand-chose.

Ma maman, comptable dans une entreprise de transport, tenait le foyer d'une main ferme, sans jamais trop se plaindre.

Ils faisaient de leur mieux, avec ce qu'ils avaient.

Racines partagées, racines divisées

Je viens d'un carrefour de récits et de terres.

Mes grands-parents maternels sont nés en Grèce, en 1920 et 1916. Leurs familles ont fui les troubles de la Première Guerre mondiale pour s'installer en Bulgarie, à Plovdiv. C'est là, dans l'odeur âcre de la fabrique de tabac, qu'ils se sont rencontrés, aimés, mariés. Ils ont eu deux enfants, ma mère et mon oncle. Ce dernier est mort jeune, à seulement 30 ans, laissant derrière lui un petit garçon de 10 ans, mon cousin. Mes grands-parents étaient proches du mouvement communiste, partisans engagés dans une époque marquée par les idéologies.

Du côté de mon père, les racines plongent dans la terre bulgare, celle de la région centrale. De vrais paysans, enracinés, fiers de leurs terres. Jusqu'en 1943, quand le régime communiste a tout pris. Les champs, les vergers, les souvenirs aussi, pour créer le TKZS, ce kolkhoze à la bulgare. Deux familles que tout opposait : origines, convictions, histoires. Elles ne se sont jamais portées dans le cœur, mais il n'y eut jamais de grande guerre entre elles. Juste un silence poli, comme on en fait dans les vieilles maisons.

Je n'ai manqué ni de pain, ni de vêtements, ni d'instruction.

Mais il manquait parfois autre chose.

Quelque chose de plus fragile. De plus précieux.

Peut-être un peu de tendresse.

Peut-être simplement... qu'on m'écoute.

Je suis née dans un pays qui vibrait entre la lumière des étés brûlants et l'ombre de secrets bien gardés. La Bulgarie de mon enfance n'était pas celle des cartes postales, mais celle des regards lourds, des silences tendus à table, et des petits cœurs qui apprenaient très tôt à se taire pour survivre.

Je me souviens de la cour de la maison de mes grands-parents. Il y avait un prunier tordu, un puits aux pierres froides, et ce banc en bois où ma grand-mère s'asseyait pour éplucher les légumes. Elle ne parlait pas beaucoup, mais quand elle le faisait, ses mots coupaient net. Elle disait que les filles sages ne se plaignent pas. Alors, je suis devenue sage. Silencieuse. Forte. Trop forte pour mon âge.

À l'école, j'étais cette enfant à l'écart, ni turbulente ni brillante, juste invisible. J'observais tout. Les gestes, les voix, les failles dans les murs et dans les gens. J'ai très tôt compris que voir sans être vue était ma première armure. Et dans mon silence, j'inventais des mondes où les petites filles n'avaient pas à avoir peur.

Mais dans ma vie, il y avait aussi une lumière. Mon père. Présent. Vraiment présent. Un homme doux, droit, protecteur. Il m'aimait d'un amour pur, sans conditions, et je le savais. Il me parlait, il m'écoutait, il me tenait la main. C'est lui qui m'a appris la valeur d'un regard bienveillant, la puissance d'un silence apaisant. À ses côtés, j'étais en sécurité. Aimée.

Et puis, il y avait ma mère.

Ma mère n'a pas grandi avec la tendresse. Et elle ne savait pas en donner. Pas de bras ouverts. Pas de bisous posés au hasard sur une joue. Jamais les mots "je t'aime". Son amour, s'il existait, était silencieux, dur, rugueux. Parfois violent. Il n'en fallait pas beaucoup pour que sa main claque, pour que son regard juge, pour que je me sente de trop. Ce n'était pas que je faisais des bêtises – je ne me permettais même pas – mais c'était comme si, parfois, juste être là suffisait à l'agacer. Et dans ces moments-là, je me repliais à l'intérieur de moi comme une poupée cassée que personne ne répare.

Je ne comprenais pas ce que j'avais fait de mal. Peut-être rien. Peut-être tout. Peut-être que, déjà, je portais en moi quelque chose qui dérangeait.